

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nous passons

Paul Chanel Malenfant, *Des ombres portées*, Montréal, le Noroît, 2000, 150 p., 15,95 \$

Célyne Fortin, *Chanterelles*, Outremont, Lanctôt éditeur, 2000, 88 p., 12,95 \$

Jocelyne Felx

Numéro 102, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37861ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (2001). Compte rendu de [Nous passons / Paul Chanel Malenfant, *Des ombres portées*, Montréal, le Noroît, 2000, 150 p., 15,95 \$ / Célyne Fortin, *Chanterelles*, Outremont, Lanctôt éditeur, 2000, 88 p., 12,95 \$]. *Lettres québécoises*, (102), 41–41.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



POÉSIE
Jocelyne Felix

Nous passons

*Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.*

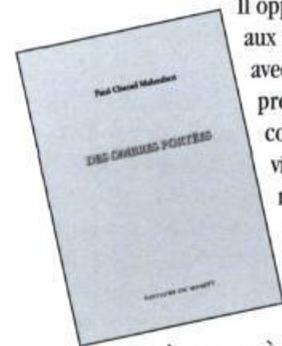
MALHERBE EN DEUX VERS BIEN CISELÉS l'a si bien tournée cette évidence qui trouble le sommeil des modernes que nous sommes et que Ronsard dans ses *Amours* (de Cassandre, de Marie et d'Hélène) avait superbement polie.

La faucheuse

À l'époque des funérailles personnalisées, le livre peut devenir une forme d'adieux. Au gré d'une langue superbe, *Des ombres portées* module les thèmes conjoints de l'amitié et de la mort. S'attardant à la nature privée du regret, dans son recueil Paul Chanel Malenfant substitue au culte de la tombe et des agonies le culte du souvenir à la maison. Un état mixte s'en exhale, mélange de vie et de mort. Contre les aspects clichés de la culture masculine, l'endeuillé explore son *je* au travers d'une relation au delà du sexe. Grâce et simplicité œuvrent ici. Sans ampleur dans le lyrisme, l'œuvre raffinée privilégie un point de vue dépouillé et sensible.

L'intitulé « des ombres portées » renvoie à l'épreuve de la mort de l'amie.

Il oppose l'image christique de la « croix portée » aux souvenirs d'événements fugaces savourés avec bonheur. Récurrente chez le poète, l'expression englobait dans le recueil *Fleuves* les conflits armés et l'horreur de ceux et celles qui vivent la guerre ou sont utilisés par elle. Œuvre moins dense sur le plan de la signification, *Des ombres portées* suggère un matérialisme de l'intime élégant et cultivé, simple et réaliste. Le vers au romantisme dompté épouse le goût et la clarté de la prose présente en

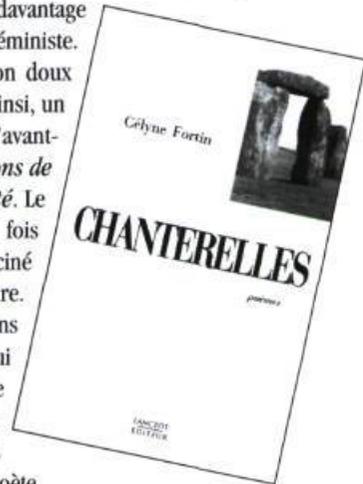


alternance. À cet égard, dans le plus pur esprit de la tradition chevaleresque, dégagee des vulgarités et des insignifiances de l'existence, la femme instruite et éclairée, qui adoucit et civilise, auréole de beauté les réalités courantes. Midi sans ombre, elle renvoie aux voyages et à l'opéra. Elle est l'hymne lui-même, le rythme de la musique à l'intérieur du langage. Liseuse, elle nous rappelle ces tableaux du XIX^e siècle montrant de belles Parisiennes allongées en train de lire (Renoir, Manet, Alfred de Stevens, Edouard de Gelhay, etc.).

En accord avec ses autres livres, ici, la matière du poème est féminine. Elle atteste l'invalidation du pouvoir du père, thème récurrent chez Paul Chanel Malenfant. Dans *Des ombres portées*, le féminin, moins directement lié aux forces cosmiques, reflète l'émancipation de la « chambre à soi » woolfienne. Par contre, l'eau dans *Fleuves*, parfois associée au bleu à laver, à l'amidon, aux mains en train de coudre, est liée à la thésaurisation domestique. *Des ombres portées*, tout en petites touches, à partir de menues traces, exorcise la mort par l'art. En somme, la signification et le rôle que joue l'art dans la vie traversent ce livre tendre et aimant de Paul Chanel Malenfant et témoignent du très large spectre de nuances qui apparaissent dans sa poésie. Le titre même ne suggère-t-il pas le clair-obscur du tableau ?

Les signes de la vieillesse

Depuis *Femme fragmentée* (1982), la logique intime de l'œuvre poétique de Célyne Fortin a partie liée avec la femme vue comme objet ou comme sujet. Les contradictions de l'amour maternel partagé entre autonomie et dépendance concernaient davantage ses premiers livres datant de l'époque féministe. Moins de deux décennies plus tard, son doux militantisme teinte encore ses œuvres. Ainsi, un regard scintillant d'ironie marque l'avant-dernier recueil de la poète, *Les intrusions de l'œil* suivi d'un *Petit traité sur la beauté*. Le livre interroge le corps féminin à la fois comme sexualité et comme liberté, enraciné dans la nature et transformé par la culture. Pudeur et impudeur y prennent place dans une dialectique du moi et d'autrui qui oscille entre abstraction et émotion. Le mouvement réflexif donne le corps en idée, contrairement aux autres livres moins audacieux et plus incarnés de la poète.



Chanterelles, le dernier-né, placé sous le signe du soleil chaud, ardent et expansif qu'on enferme difficilement dans un cadre, renoue avec le présent et ses complicités pour traduire le paysage et la beauté de la vie qui passe, non sans tristesse, puisque le corps ne peut gommer les signes du temps. Entre destruction et transcendance, tradition et contemporanéité, lumineux sans nier les ombres, le soleil exprime l'ambiguïté de la plénitude. Intelligence du monde pour les orphiques, dieu assoiffé de sang dans le panthéon aztèque, pierre gardienne d'immortalité chez les Celtes, à travers ces évocations la poète lui confère la fonction ambivalente de hiérophante initiatique et de psychopompe meurtrier. Au présent, cependant, elle l'associe à la plus humble chanterelle poussant au pied d'un menhir ou encore à la chanterelle du violon rivalisant avec le chant de l'oiseau. Cela dit, pour Fortin, dans *Chanterelles*, les complexes liés au feu solaire sont des complexes douloureux, des complexes à la fois névrosants, poétisants et renversables, comme le notait Bachelard, qui se juxtaposent aux équations du rêve.

Car Fortin préférera toujours se croire vivante plutôt que perdue. L'appel vers la plus haute existence de l'âme contre nos froids empirismes se conjugue chez elle, mieux que chez tout autre poète québécois, à une complète ouverture à ce qui existe au moment présent, à la banalité routinière, aux allées du jardin et plants de tomates, aux cris (cantate, mélodie, clameur, antienne, vivat, monodie, etc.) des oiseaux magnifiquement suggérés dans ses pages. Nous le rappellent les haïkus qui constellent *Chanterelles*. Au gré de ses livres, l'écoute de la nature endigue, je crois, ses fureurs lucides.

Çà et là des poèmes me sont apparus meilleurs entre les lignes que dans les mots, et pourtant les mots et les gestes ont ici l'ampleur des choses nécessaires. Le projet poétique de Fortin demeure toujours intéressant et personnel.